

ARGUMENTS

La rubrique «Arguments» offre un lieu de discussion et de confrontation.

«Arguments» souhaite contribuer à un dialogue scientifique fécond en publiant des réactions à diverses publications scientifiques. Ces pages sont également ouvertes aux réflexions suscitées par les dossiers de la revue.

LA SÉMIOTIQUE COGNITIVE (AU SENS ÉTROIT)

Quelques notes à propos d'une anthologie¹

Peer F. Bundgaard²

L'anthologie *Kognitiv Semiotik* (Sémiotique cognitive), dont je suis un des éditeurs, a été conçue pour des raisons à la fois pragmatiques et de principe. En effet, depuis plus de quinze ans, les principales hypothèses et les analyses empiriques de la linguistique cognitive (que ce soit la théorie de la métaphore de G. Lakoff et M. Johnson, la sémantique gestaltique de L. Talmy, la grammaire cognitive de R. Langacker ou encore la théorie de l'intégration conceptuelle

¹ P.F. BUNDGÅRD, J. EGHOLM & M. SKOV (eds), *Kognitiv Semiotik – En antologi om sprog betydning og erkendelse*, Copenhagen, Haase & Søn, 2003, 637 pages. Contributions de G. Fauconnier, G. Lakoff, R. Langacker, L. Talmy, M. Turner, P.Å. Brandt, J. Petitot, R. Thom, P.F. Bundgaard, F. Stjernfelt, S. Østergaard et E. Holenstein.

² Centre de Recherches Sémiotiques, Université d'Århus, Danemark.

de G. Fauconnier & M. Turner) occupent une place prépondérante dans nos séminaires au Centre de Recherches Sémiotiques, à l'Université d'Århus, Danemark. Nous avons vite senti le besoin de disposer de ce que les anglo-saxons appellent un *reader* réunissant dans un seul volume quelques-uns des textes les plus représentatifs de ce mouvement théorique. Or, jusqu'ici, il n'en existait aucun. Dans un premier temps, notre anthologie visait simplement à pallier ce manque. A ce titre, elle demeure malheureusement unique : il n'existe pas de contrepartie dans une autre langue à ce livre qui donne accès aux écrits fondamentaux de la linguistique cognitive (LC) tels que *Cognitive Semantics* de G. Lakoff, *Noms et verbes* de R. Langacker, *The Relation of Cognition to Grammar et Force Dynamics* de L. Talmy ainsi que *Conceptual Integration Networks* de G. Fauconnier & M. Turner.

Néanmoins, le titre de l'anthologie n'est pas *Linguistique cognitive*, mais bien *Sémiotique cognitive*, et j'en viens là aux raisons de principe qui ont motivé l'édition de cette anthologie. On peut définir la notion de sémiotique cognitive au sens large et dans un sens de plus en plus restreint. Au sens large, elle signifierait quelque chose comme une théorie des constituants cognitifs et psychophysiques de la construction d'un contenu mental. Autant dire que l'expression désignerait à peu près la même chose que "linguistique cognitive" et ne serait guère qu'une de ses variantes (telles la "sémantique cognitive" ou encore la "grammaire cognitive").

Dans notre anthologie, nous proposons une définition bien plus étroite du terme "sémiotique cognitive"¹. L'ouvrage dessine, en effet, le contour d'une rencontre théorique entre deux traditions scientifiques (i) qui ont évolué indépendamment l'une de l'autre; (ii) qui ont développé des hypothèses fondamentalement affines; et (iii) dont l'une a pris en compte et en charge les résultats de l'autre afin de les articuler de façon critique avec ses propres thèses principales. "Sémiotique" renvoie donc ici à une tradition : la sémiotique continentale (d'origine greimassienne), et plus précisément la sémiotique dite "morphodynamique" que J. Petitot a élaborée à partir de l'œuvre de R. Thom et qui constitue la référence commune de toutes les

¹ Pour une notion moins étroite de la sémiotique cognitive, cf. U. ECO, *Kant et l'ornithorynque*, Paris, Grasset, 1999, où l'auteur dégage les constituants de la saisie du sens ou "primitifs sémiotiques". Il existe d'importantes affinités entre la sémiotique d'Eco et la sémiotique cognitive au sens étroit; ne serait-ce que leur commun engagement "réaliste".

contributions non-cognitivistes à l'anthologie¹. Dans ce contexte, "Sémiotique cognitive" est un terme complexe désignant l'articulation de deux théories du sens. Ce rapprochement épistémologique a été effectué par la sémiotique morphodynamique. Il serait sans doute exagéré de prétendre que c'est grâce au travail théorique effectué dans les années 80 par des sémioticiens comme P.Å. Brandt et J. Petitot que la LC a gagné ses titres de noblesse dans la sémiolinguistique continentale, il n'en est pas moins un fait que c'est dans leurs séminaires, à partir de 1985-86, que les thèses et les idées directrices de la LC ont été *systématiquement* discutées, divulguées et confrontées aux positions théoriques dominantes au sein de la sémiolinguistique.

A travers les textes écrits par les sémioticiens, ainsi qu'à la lumière des écrits cognitivistes auxquels la plupart d'entre eux renvoient explicitement, se dessine ce que l'on pourrait appeler le triple rapport d'*affinité*, de *divergence* et de *complémentarité* qui relie la LC avec la sémiotique morphodynamique. Par conséquent, plutôt que d'asseoir une école ou un quelconque paradigme scientifique, l'anthologie expose les éléments constitutifs d'un chantier : celui qui consiste à articuler entre eux les exigences et les postulats théoriques des deux traditions, au-delà même de leurs divergences épistémologiques et au-delà de la différence entre leurs partis pris ontologiques.

Le restant de cette note sera consacré à une brève exposition des rapports d'affinité, de conflit et de complémentarité qu'entretiennent la LC et la sémiotique morphodynamique.

Les affinités

Ci-dessous suit une liste non exhaustive de quelques thèses fondamentales partagées par la LC et la sémiotique morphodynamique. L'origine et la genèse de ces thèses au sein de ces deux écoles sont bien évidemment différentes. Dans la LC, elles ont été développées en rupture avec le chomskyanisme, pour surmonter l'incapacité de ce dernier à produire une théorie satisfaisante du niveau *sémantique* du langage. Les postulats primitifs permettent de définir une position théorique à partir de laquelle on peut caractériser et

¹ C'est-à-dire les articles de P.Å. Brandt, F. Stjernfelt, S. Østergaard ainsi que l'introduction que j'ai moi-même écrite. Les commentaires qui suivent sont exposés de façon beaucoup plus détaillée dans celle-ci.

motiver un nombre indéfini de phénomènes sémantiques qui échappent aux théories formalistes en linguistique ; d'autre part et en retour, l'analyse détaillée de ces mêmes phénomènes sert à corroborer et à justifier la validité des thèses en question. Dans la sémiotique morphodynamique, la situation est notablement différente. Ici, les présupposés qu'elle partage avec la LC sont bien d'une importance essentielle, mais ils ne sont pas pour autant *premiers* ou *fondamentaux* au sens absolu ; les propriétés essentielles des structures linguistiques et de la construction du sens *découlent* plutôt d'une théorie générale de l'organisation de formes (que ce soit des formes de "contenu" ou des formes "naturelles") : son objet principal est de déterminer les liens qui unissent le principe d'organisation du monde des formes naturelles et le principe de sa perception ou re-construction par un sujet cognitif. J'y reviendrai brièvement plus tard. Voyons maintenant de façon sommaire les hypothèses essentielles partagées par les deux écoles :

(1) La signification n'est pas un phénomène *exclusivement* linguistique. Elle n'est pas un *effet* d'une combinaison de pures formes symboliques effectuée par un quelconque langage formel ou une quelconque "compétence" linguistique dont il s'agirait de définir les lois et les règles de composition¹.

(2) Le langage n'est pas un système modulaire clos, autonome et autosuffisant, déterminable à partir d'une axiomatique qui lui est propre et réductible à un nombre fini de relations formelles, règles de transformation ou de génération.

(3) Le langage et donc sa capacité d'articuler une signification (une expérience intentionnelle, un propos intentionnel, un vécu, etc.) est un sous-système cognitif qui s'est développé en même temps que d'autres sous-systèmes cognitifs, notamment le visuel. Il semble donc raisonnable de supposer que des structures propres à l'organisation

¹ Comme il est bien connu depuis la IV^e *recherche logique* de Husserl –et en linguistique depuis Chomsky–, on peut être tenté de déterminer la signification comme le résultat d'une composition réglée de catégories *syntactiques*, indépendamment de leur matière sémantique et donc quelle que soit par ailleurs la consistance logique de l'énoncé. Ainsi, *ce corbeau bleu est vert* (Husserl) et *colorless green ideas sleep furiously* (Chomsky) sont des énoncés pourvus de sens bien qu'ils constituent un désastre logique. C'est la raison pour laquelle Husserl (un bref instant) et Chomsky, ainsi que plusieurs générations de linguistes et de philosophes de l'esprit, ont considéré le langage comme un système formel clos, régi par ses propres lois génératrices de signification.

d'une scène perceptive puissent être spécifiées linguistiquement ou *transposées* dans le système linguistique pour y jouer le même rôle organisateur. Parmi les cognitivistes, c'est notamment L. Talmy qui a insisté sur ce point, particulièrement en ce qui concerne les effets sémantiques propres aux inversions gestaltiques de la structure figure/fond (*X bat Y* vs. *Y est battu par X*) ou propres aux différentes manières de distribuer l'attention (*X donne Z à Y, C'est à Y que X a donné Z, C'est Z que X a donné à Y*)¹. La théorie morphodynamique insiste avec R. Thom sur le fait que le système cognitif en général et le système linguistique qui sert à communiquer les contenus du vécu a dû s'adapter aux structures de l'environnement pour être à même de les refléter ou simuler fidèlement.

(4) La signification linguistiquement articulée est une *spécification* d'un sens *pré-linguistique* déjà organisé. Cette thèse a plusieurs implications et ouvre donc plusieurs chantiers ; (i) d'abord, bien évidemment, il s'agit de savoir ce que l'on entend par "sens pré-linguistique déjà organisé" (ce qui revient à se demander ce qu'est la structure de l'expérience), car c'est bien ce sens pré-linguistique qui devient le véritable objet de la sémantique, dans la mesure où il est constitué avant sa spécification linguistique² ; (ii) ensuite, il s'agit de savoir quel est le fondement ou, si l'on veut, l'origine de ce sens ; (iii) et finalement, il s'agit de savoir quels sont les moyens dont dispose le système linguistique pour spécifier le sens prélinguistique grammaticalement.

En ce qui concerne (i) et (ii) : ce que l'on pourrait appeler la saisie ou l'organisation du sens expérientiel est abordé, conformément

¹ La définition du langage que proposent et la LC et la sémiotique morphodynamique est une définition qui tient compte de la *finalité* même de tout système d'expression. Quelle que soit son organisation intrinsèque, un système linguistique sert *a priori* la fonction d'exprimer des pensées. Or, il n'existe pas de pensée ou d'expérience qui ne soit pas une *visée* spécifique d'un objet. C'est la raison pour laquelle il est essentiel de montrer comment les différents modes de visée ou de conceptualisation qui précèdent l'articulation linguistique proprement dite peuvent être *spécifiés* grammaticalement. Et c'est également la raison pour laquelle il faut déterminer l'isomorphie entre *la forme de donation* du monde naturel et *les formes de contenu* en fonction desquelles nous représentons ce monde. La LC met l'accent sur la première de ces exigences, la théorie morphodynamique a surtout insisté sur la dernière.

² On ne peut donc adresser à la LC la sempiternelle objection herméneutico-sceptique qui renvoie à la prétendue impossibilité de constituer un métalangage linguistique qui est du même type que son objet. L'objet de la linguistique n'est pas linguistique à proprement parler, mais pré-linguistique (ou conceptuel, schématique).

aux points (2) et (3), comme un phénomène *écologique* ou de façon *holiste* : la saisie du sens s'effectue (a) au sein d'un *organisme* (un corps) soumis à certaines contraintes psychophysiques de vie et ayant certaines propriétés essentielles également psychophysiques ; et (b) dans un *environnement* (un monde naturel et socioculturel) ayant certaines propriétés et avec lequel l'organisme *interagit* conformément à sa condition naturelle. Les structures régissant la saisie du sens sont considérées comme dépendantes de ces facteurs. C'est ainsi que, dans le jargon dominant, on dit que le sens est *incarné* (*embodied*, conformément à a) et *fondé* (*grounded*, conformément à b). Si tel est le cas, il devrait donc être possible de montrer de façon systématique qu'il existe des structures sémantiques (du *sens* et non seulement de la *signification*¹) qui sont relatives à la constitution psychophysique de l'organisme, à la façon dont ce dernier interagit avec son environnement et au mode de donation de celui-ci. Ce n'est évidemment pas ici le lieu propice pour développer ce point de façon exhaustive. Notons donc sommairement que c'est à cette exigence que satisfont à différents niveaux la théorie de la métaphore de Lakoff & Johnson, les quatre systèmes schématiques de L. Talmy, la notion de schème et de *scanning* chez Langacker, ainsi que –mais dans un cadre théorique différent– le concept de schème chez Thom-Petitot.

Quelles que soient les différences entre les deux écoles en ce qui concerne la détermination de l'origine ou du fondement des structures prélinguistiques², il est essentiel de remarquer qu'elles intercalent toutes les deux un niveau intermédiaire (des structures conceptuelles chez les cognitivistes ou dit "morphologique" dans la sémiotique morphodynamique), où comme le dit J. Petitot après R. Jackendoff, langage et perception, ou plus précisément l'organisation proprement linguistique et l'organisation du monde naturel de l'expérience, sont compatibles ; un niveau qui, comme nous l'avons déjà vu, constitue le véritable objet de ces deux traditions scientifiques.

¹ Nous reprenons ici comme ailleurs la distinction husserlienne entre sens et signification, cette dernière désignant le sens tel qu'il est réalisé dans le langage.

² La LC est à cet égard ouvertement physicaliste, dans la mesure où, en dernière instance, elle réduit la nature et la configuration du niveau conceptuel à la constitution biophysique de l'organisme. La sémiotique morphodynamique est, elle, ouvertement naturaliste, au sens où, en dernière instance, elle fonde ces structures sur des principes d'organisation qui sont actifs tant dans le système cognitif que dans le monde physique. Ces principes *transcendent* donc le domaine proprement biophysique.

Passons maintenant au deuxième élément de cette note, à savoir les différences et divergences qui subsistent entre la LC et la sémiotique morphodynamique –différences et divergences sans lesquelles il ne saurait y avoir aucun rapport de complémentarité et donc aucune possibilité d'enrichissement mutuel.

Différences et divergences

On peut noter deux différences essentielles entre les deux écoles : l'une *ontologique*, concernant le type de réalité assigné aux structures conceptuelles ; l'autre *épistémologique*, concernant la force déterminative et objectivante attribuée aux modèles et formalismes avec lesquels on caractérise, décrit, explique ou encore définit les structures conceptuelles. Ici, je ne commenterai que les divergences ontologiques.

Il est bien connu que la LC s'est développée en féroce opposition aux grammaires chomskiennes et à la "métaphysique objectiviste" qui les fondent¹. Un des points forts de sa critique est sa démonstration du fait que le système symbolique n'est pas directement lié au monde référentiel (*i.e.*, la signification ne peut être déterminée simplement en termes de valeur référentielle) ; bien plutôt, le système symbolique exprime *une conceptualisation* ou une *visée intentionnelle* d'une scène référentielle. Or, la réalisation effective de cette conceptualisation ainsi que sa structure générale sont bien naturellement relatives au sujet, son être corporel et sa constitution biophysique. Ce fait, lié à son aversion pour "l'objectivisme", a incité la LC à déterminer les structures conceptuelles de façon purement immanentiste et à concevoir la saisie ou la constitution du sens par un sujet de manière essentiellement *constructiviste*. Pour elle, le sens *est* une conceptualisation et n'a aucun autre fondement que les structures subjectives de conceptualisation ainsi que les processus cognitifs de conceptualisation. Selon elle, l'origine des structures conceptuelles se trouve, d'une part, dans l'immanence du sujet (dans sa constitution psychophysique) : l'interface qui articule les structures de la perception avec les structures linguistiques est donc une interface propre au système

¹ Pour apprécier la virulence de cette critique, voir par exemple l'article "Cognitive Semantics" de G. Lakoff (in U. ECO et al., *Meaning and Mental Representation*, Milan, Bompiano, 1988).

cognitif ; et, d'autre part, le sens est perçu comme un phénomène essentiellement *construit* ou *projeté, structuré* en fonction des schèmes, formes catégorielles ou modes d'appréhension conformément auxquels la matière référentielle est saisie¹.

A cet égard, la position morphodynamique est considérablement différente. Sans nier la nature éminemment *active* de la conceptualisation, elle prétend que le monde des formes, des processus et des événements naturels dans lequel et souvent à propos duquel nous formons nos conceptualisations et nos expériences est un monde *pré-organisé*, pourvu de propriétés objectives et structurellement stables². Au niveau fondamental de la perception de ce monde naturel, l'expérience construit donc moins qu'elle n'en *extraie* de l'information contenue en lui (en vertu des discontinuités qualitatives qui déterminent positivement les *contours* des phénomènes naturels ainsi que les types d'*événements* fondamentaux, bref tout ce que l'on pourrait appeler la charpente morphologique de l'apparaître). L'idée centrale est maintenant que les routines cognitives primaires de la perception soumettent l'information qualitative ou morphologique à un traitement pour la transformer en une représentation schématique qui, elle, constitue la base du niveau conceptuel et de ses structures. Autrement dit, la projection de structures conceptuelles – qui est active par excellence et permet d'effectuer une prédication d'une même scène référentielle selon différents types de schèmes – est *fondée* sur une représentation schématique de l'organisation qualitative de la scène en question.

Bref, si la LC, comme la sémiotique morphodynamique, opère avec un niveau intermédiaire prélinguistique apte à lier les structures de l'expérience au système linguistique qui les articule, ces niveaux sont de nature différente, mais pas pour autant incompatibles. Le niveau des structures conceptuelles, tel qu'il a été développé par la LC, est extrêmement diversifié, riche en éléments. Très proche de la cognition empirique, il est immédiatement applicable comme moyen de description à la diversité des faits linguistiques et exclusivement

¹ Comme aiment à le dire les cognitivistes : si l'expérience du sens se fait dans la tête, c'est bien là qu'il faut chercher les principes de son organisation.

² C'est la thèse fondamentale de la Théorie des Catastrophes de R. Thom, cf. R. THOM, *Modèles mathématiques de la morphogénèse*, Paris, Christian Bourgeois, 1980 (chap. X) et J. PETITOT, "Forme". *Encyclopaedia Universalis*, XI, Paris, 1989, pp. 712-728, IDEM, "Hypothèse localiste, modèles morpho-dynamiques et théorie cognitive. Remarques sur une note de 1975", *Semiotica*, vol. 77, n° 1-3, 1989, pp. 65-119. Les trois articles figurent dans l'anthologie.

propre au système cognitif dans toute sa complexité. D'autre part, le niveau schématique de la sémiotique morphodynamique est d'une extension relativement restreinte, contenant un nombre limité de schèmes fondamentaux réalisables dans des substrats ou des contextes substantiellement et phénoménologiquement très divers ; il n'est pas réductible au seul système cognitif ; et plutôt que d'être immédiatement applicable à la diversité empirique, il peut être considéré comme le substrat sur lequel sont fondés les structures, schèmes, *frames* et autres modèles cognitifs d'ordre supérieur. A cet égard, la sémiotique morphodynamique, ou plutôt la théorie morphodynamique sur laquelle elle repose, opère avec une notion plus complexe ou *stratifiée* du niveau intermédiaire des structures conceptuelles : il est constitué *et* par les structures conceptuelles au sens de la LC *et* par les schèmes fondamentaux de l'ontologie qualitative qui, eux, transcendent l'immanence du système cognitif¹.

Voyons, à présent, comment ces deux approches, malgré leurs différences sur ce point essentiel, peuvent être considérées complémentaires.

La complémentarité

Il faut d'emblée souligner que la démarche visant l'articulation de la LC et la sémiotique morphodynamique est une démarche initiée par cette dernière. L'impact théorique qu'a pu avoir la sémiotique morphodynamique sur la LC est, en effet, extrêmement réduit². Ce fait n'est probablement pas contingent. Comme conséquence de sa réfutation du Chomskyanisme et son "objectivisme" –et sans doute suite à un paralysisme– la LC nie, de façon *a priori*, qu'il puisse y avoir des structures objectives inhérentes au monde naturel, qui tout en étant indépendantes du système cognitif *contraignent objectivement* la constitution du sens par celui-ci. Or, c'est exactement cette

¹ Corrélativement, le monde phénoménologique de l'expérience est d'une part un monde projeté –en fonction des structures conceptuelles– et un monde émergent –en fonction des structures qualitatives propres à l'apparaître du monde naturel (cf. J. PETITOT, "Forme", *op. cit.*, IDEM, "Hypothèse localiste, ..., *op. cit.*).

² C'est chez L. Talmy que l'on peut trouver quelques-unes des très rares références au travail de J. Petitot.

thèse-là qui constitue la pierre d'achoppement de la théorie morphodynamique¹ :

L'idée générale qu'on peut proposer en sémantique est qu'il existe un isomorphisme approximatif entre le logos d'un être matériel E, et le logos du concept correspondant C(E), considéré comme une forme spatiale sur l'espace euclidien des activités psychiques. L'opération de l'"abstraction" s'exprime par l'isolement d'un sous-logos, à la fois de E et de C(E). Dans cette vision des choses, on s'explique assez facilement l'efficacité du langage à décrire le monde ; les interactions sémantiques entre concepts C(E), C(E') sont les reflets, dans l'univers sémantique, des interactions physiques ou biologiques des êtres (E) (E')².

Chez J. Petitot, cette thèse se cristallise dans le principe de "la double émergence et de la double organisation (phéno-cognitive et et phéno-physique)" :

L'information servant d'entrée au système cognitif est non seulement physique mais également morphologique. Elle est pré-organisée de façon déjà significative pour le système, et cela sur des bases *objectives*. Mais cette signification ne concerne sans doute pas directement le niveau symbolique. Il est naturel de faire l'hypothèse qu'elle concerne plutôt le niveau *subsymbolique*. En effet, les niveaux respectivement subsymbolique et phéno-physique étant régis *par des formalismes morphodynamiques du même type*, il est plus facile de comprendre comment l'un peut *simuler* l'autre (...) ³.

La relecture morphodynamique des analyses et des hypothèses cognitivistes poursuit un double but. Premièrement, elle a démontré la compatibilité formelle entre grand nombre des modèles descriptifs cognitivistes et les schèmes et principes d'organisation morphodynamiques⁴. Elle a ainsi pu fonder une grande diversité de modèles

¹ U. Eco parle, aussi, de "lignes de résistances" ontologiques (U. ECO, *op. cit.*).

² R. THOM, *op. cit.*, p. 166.

³ J. PETITOT, "Hypothèse localiste, ..., *op. cit.*, p. 91.

⁴ *Ibid.* ; IDEM, "Modèles morphodynamiques pour la grammaire cognitive et la sémiotique modale", *RS/SI*, vol. 9, n° 1-3, 1989, pp. 17-51 ; IDEM, "Syntaxe topologique et grammaire cognitive", *Langages*, n° 103, 1991, pp. 97-128 ; IDEM, "Morphodynamics and Attractor Syntax : Constituency in Visual Perception and Cognitive Grammar", in R.F. PORT and T.v. GELDER (eds), *Mind as Motion – Explanations in the Dynamics of Cognition*, Cambridge, Mass./London, MIT, 1995, pp. 227-281 ; IDEM and R. DOURSAT, *Modèles dynamiques et linguistique*

linguistiques sur le socle objectivement déterminé des “formalismes morphodynamiques”. Deuxièmement, et grâce à ce “schématisation des structures conceptuelles”, elle a pu combler une lacune importante dans la linguistique topologique de R. Thom sur laquelle elle prend appui. Petitot le dit ainsi :

Thom a relié l’approche morphodynamique directement avec la linguistique, ce qui posait de délicats problèmes. C’est que manquait à l’époque la *médiation* par les *structures conceptuelles*, c’est-à-dire, précisément le tournant cognitif de la linguistique. Désormais la situation est beaucoup plus claire¹.

Le problème auquel fait référence Petitot ici est dû au fait que la dimension cognitive ou expérientielle est absente dans la théorie de Thom. Cela crée une double gêne théorique. D’une part, dans sa version originelle, cette théorie est incapable de saisir tous les phénomènes linguistiques dont le sens est relatif aux structures de l’expérience. D’autre part, elle est incapable de rendre compte de la façon dont les schèmes fondamentaux, d’un nombre très restreint et donc d’une considérable généralité, sont pris en charge par le système cognitif, appliqués empiriquement et spécifiés dans des contextes très divers. Bref, en montrant la conformité entre les modèles linguistiques de la LC et les schèmes morphodynamiques, la sémiotique morphodynamique semble avoir établi le chemin qui va des structures objectives du sens à leur réalisation et différenciation phénoménologique.

Toutefois, comme nous l’avons remarqué, la LC ne se préoccupe guère de la démarche morphodynamique. On est donc en droit de se demander si la sémiotique morphodynamique peut lui apporter autre chose qu’un surplus d’objectivité –à l’égard de laquelle, la LC se montre par ailleurs bien sceptique– ou si elle peut lui permettre à renforcer son efficacité descriptive. Je suis de l’avis que la contribution de la morphodynamique va bien au-delà de la consolidation épistémologique et ontologique des hypothèses cognitivistes². Je ne donnerai ici que deux exemples.

cognitive. Vers une sémantique morphologique active, École polytechnique, CREA, Rapport n° 9809, 1998.

¹ J. PETITOT, “Hypothèse localiste”, *op. cit.*, p. 21.

² Un rôle important que je ne mentionnerai qu’en passant est celui, épistémologique, qui consiste à clarifier le sens catégoriel de plusieurs concepts fondamentaux de la LC tels que “schème”, “topologie”, “structure perceptuelle/gestaltique”, “relation”,

Comme je l'ai déjà mentionné, une des forces de l'approche morphodynamique est qu'elle peut déterminer de façon évidente le sens catégoriel des expressions grammaticales qui spécifient la structure pré-linguistique. Cela implique qu'elle peut s'attaquer directement aux structures pré-linguistiques, en établir la teneur et définir ainsi la nature de l'information qualitative contenue dans l'environnement. Bref, elle établit la base morphologique sur laquelle s'édifient les schèmes cognitifs. Un exemple à tout point remarquable de cette démarche est l'article de Petitot et Doursat.¹ Ici, les auteurs ne se contentent pas de constater comment une scène référentielle peut être conceptualisée de diverses façons en fonction des schèmes appliqués, par exemple les schèmes spécifiés par les prépositions dans *le bateau est DANS l'eau* vs. *le bateau est SUR l'eau*. Il est évident que dans le premier cas, *eau* est conceptualisée comme un contenant similairement à *boîte* dans *la balle est dans la boîte* ; et que dans le second cas, elle est conceptualisée comme une surface, similairement à *table* dans *le verre est sur la table*. Or, Petitot et Doursat poussent l'interrogation plus loin : quelles conditions doivent être satisfaites pour qu'on puisse prédiquer d'une configuration quelconque d'objets perçus qu'elle manifeste une relation de *supériorité* (*sur*), d'*inclusion* (*dans*) ou encore de *transversalité* (*à travers*, *across*), etc. ? Ainsi, les auteurs définissent, d'abord, les structures qualitatives fondamentales constituant le corrélat objectif, et donc le contenu catégoriel des schèmes prépositionnels en question. Ensuite, ils s'attaquent aux routines cognitives en charge du traitement de l'information qualitative afin d'établir comment et sous quelles contraintes le système cognitif arrive à schématiser une situation comme une relation d'*inclusion* par exemple (*x* est dans *y*) même dans les cas *non-prototypiques*, où *y* n'est pas un contenant fermé, et où *x* n'est pas entièrement enveloppé par *y* (*l'oiseau est dans la cage*, *la cuillère est dans la tasse*, *le bateau est dans l'eau*, etc.). Il s'agit donc d'une démarche qui complète les analyses cognitivistes à double titre :

- (i) elle constitue le corrélat objectif des schèmes en construisant leur contenu catégoriel *dans l'intuition* ;
- (ii) elle établit les contraintes sous lesquelles s'effectue la construction des schèmes *dans la cognition*.

etc. Ici encore on peut renvoyer à U. Eco (*op. cit.*) dont les analyses visent justement à éclairer le contenu catégoriel des concepts clés tels que "schème", "prototype" et "catégorisation" en général.

¹ J. PETITOT et R. DOURSAT, *op. cit.*

Le deuxième domaine où l'apport de la sémiotique morphodynamique semble décisif est celui de la *syntaxe*. Les schèmes morphodynamiques sont, en effet, des schèmes *configurationnels* –linguistiquement spécifiés par les verbes qui, en fonction de leur “valence”, distribuent un nombre donné d'actants (d'“arguments” ou de “rôles sémantiques”) dans des micro-scénarii d'interactions orientées et structurées. De ce fait, la sémiotique morphodynamique possède une théorie forte de la constituance syntaxique dont la LC est parfaitement dépourvue. Qui plus est, sa notion de compositionnalité est irréductible aux thèses constitutionnelles (fregéennes) des théories linguistiques formalistes ; elle n'est pas fondée sur des algorithmes combinatoires agissant sur des symboles en fonction de leur simple forme catégorielle ; elle est au contraire motivée, c'est-à-dire fondée sur la thèse que les “interactions sémantiques” entre concepts “reflètent” les interactions entre les entités exprimées par ces concepts. A ce titre, elle pourrait permettre à la LC d'éviter quelques dérives mentalistes de plus en plus prononcées. En effet, dans la mesure où la LC en général nie l'existence de contraintes ontologiques (même d'ordre qualitatives ou morphologiques) sur la constitution du sens, l'unité d'une représentation complexe –par exemple l'expérience d'un événement naturel– ne peut être que le résultat d'une synthèse cognitive et ne doit être expliquée qu'en termes exclusivement cognitifs. Ainsi, l'unité d'une expérience concrète est une unité construite, produite mentalement et projetée. Ce qui bien naturellement laisse entièrement ouvertes deux questions : comment le système cognitif arrive-t-il si bien à *simuler* son environnement ? et qu'est-ce qui assure l'unité à une représentation mentale à part le fait qu'elle a été construite cognitivement ?

Pour conclure : à la richesse descriptive de la LC, et à sa capacité de déterminer la façon dont les modes de conceptualisation et leurs schèmes cognitifs sont spécifiés linguistiquement, répondent l'engagement ontologique de la théorie morphodynamique et sa capacité à motiver l'existence des schèmes, déterminer leur sémantisme et exposer les structures de l'information pré-organisée du monde qualitatif. Il est vrai que tout sens vécu, articulé linguistiquement ou non, est toujours un sens vécu *par* quelqu'un, contenu en lui et donc relatif aux moyens dont il dispose pour construire ce sens. Il est tout aussi vrai que le sens est toujours sens *de* quelque chose, il concerne des entités qui transcendent l'immanence de la conscience et son substrat biophysique et qui subsistent indépendamment de l'être qui les vise.

C'est ainsi qu'une théorie de la signification doit à la fois parcourir le cheminement interne et multiple de la construction du sens par un sujet *et* les voies externes qui permettent de viser et donc d'atteindre le monde d'objets et d'événements naturels à travers ce sens. Elle doit donc rendre compte des synthèses *actives* qui nous permettent de réaliser nos prédications dans un contexte et dans des circonstances précis, mais aussi des synthèses *passives* qui nous rendent à même de saisir la structure de l'objet ou de la situation à propos desquels nous effectuons nos prédications. Sans ces dernières synthèses, nous construirions une signification sans *fundamentum in re*. D'où la nécessité de disposer d'une théorie de ces synthèses, actives et passives, ainsi que de leur corrélat objectif. C'est cette théorie que nous avons appelée Sémiotique cognitive.

Bibliographie¹

*P.Å. BRANDT, "Kognitiv semiotik – et forskningsparadigme for humaniora [La Sémiotique cognitive : un paradigme de recherche pour les sciences humaines] ", in *Kognitiv Semiotik — en antologi om sprog betydning og erkendelse*, Copenhague, Haase & Søn, 2003, pp. 59-87.

*P.F. BUNDGÅRD, Indledning [Introduction]. In *Kognitiv Semiotik — en antologi om sprog betydning og erkendelse*, Copenhague, Haase & Søn, 2003, pp. 11-56.

U. ECO, *Kant et l'ornithorynque*, Paris, Grasset, 1999.

*G. FAUCONNIER & M. TURNER, "Conceptual Integration Networks", *Cognitive Science*, vol. 22 (2), 1998, pp. 133-187.

*E. HOLENSTEIN, "Phenomenological Structuralism and Cognitive Semiotics", in R. BENATTI, (éd.), *Scripta Semiotica*, n° 1 (Peter Lang), 1992, pp. 133-158.

E. Husserl, *Logische Untersuchungen*, Tübingen, Max Niemayer Verlag, 1901 (1980).

*G. LAKOFF, "Cognitive Semantics", in U. ECO et al., (éds.), *Meaning and Mental Representation*, Milan, Bompiano, 1988.

*R. LANGACKER, "Nouns and Verbs", in R. LANGACKER, *Concept, Image, and Symbol. The Cognitive Basis of Grammar*, Berlin-New York, Mouton de Gruyter, 1991, pp. 59-100.

¹ Les articles précédés d'un astérisque figurent dans l'anthologie.

- *F. STJERNFELT, “Betydning og transformation [Signification et transformation]”, in *Kognitiv Semiotik — en antologi om sprog betydning og erkendelse*, Copenhagen, Haase & Søn, 2003, pp. 91-116.
- *L. TALMY, “The Relation of Grammar to Cognition ; Force Dynamics in Language and Cognition”, in *Toward a Cognitive Semantics*, Cambridge-Massachusetts/London-England, MIT, 2000.
- *R. THOM, *Modèles mathématiques de la morphogenèse*, Paris, Christian Bourgois, 1980.
- *J. PETITOT, “Forme”, *Encyclopedia Universalis* XI, Paris, 1989, pp. 712-728.
- *—, “Hypothèse localiste, Modèles morpho-dynamiques et théorie cognitive ; remarques sur une note de 1975”, *Semiotica*, vol. 77 (1-3), 1989, pp. 65-119.
- , “Modèles morphodynamiques pour la grammaire cognitive et la sémiotique modale”, *RS/SI*, vol. 9 (1-3), 1989, pp. 17-51.
- , “Syntaxe topologique et grammaire cognitive”, *Langages*, n° 103, 1991, pp. 97-128.
- , “Morphodynamics and Attractor Syntax : Constituency in Visual Perception and Cognitive Grammar”, in R.F. PORT & T.v. GELDER (eds.), *Mind as Motion — Explanations in the Dynamics of Cognition*, Cambridge-Massachusetts/London-England: MIT, 1995, pp. 227-281.
- *J. PETITOT, & R. DOURSAT, *Modèles dynamiques et linguistique cognitive. Vers une sémantique morphologique active*, École Polytechnique, CREA, Rapport n° 9809, 1998.
- *S. ØSTERGAARD, “Morfologi, talerens synspunkt og metanle rum [Morphologie, point de vue et espaces mentaux]”, in *Kognitiv Semiotik — en antologi om sprog betydning og erkendelse*, Copenhagen, Haase & Søn, 2003, pp. 515-554.